

# LE RENOUVELLEMENT DE L'ARCHITECTURE À NICE, 1945-1965

---

Michel STEVE  
Architecte

## 1. CHRONOLOGIE

Les Trente Glorieuses sont une conclusion, une transition et un prélude autant qu'une période. Conclusion des années 1930, transition effective et diverse, prélude à une esthétique, celle des années 1970-1980, elle-même assez marquée. À Nice, l'architecture en est effectivement exemplaire, symptôme classique d'une société, d'une économie, d'un état d'esprit. Rappelons-en brièvement le déroulement chronologique. Les archives municipales des permis de construire révèlent un fort ralentissement à partir de 1937. Les architectes et les commanditaires avaient jugé la profondeur du péril. De plus, les grandes inventions et même la mise en forme d'un type abouti, l'immeuble moderne urbain, dataient déjà de 1935<sup>192</sup>. En symétrie, la reprise effective est sensible en 1947. Durant les deux premières années d'après-guerre, les structures essentielles n'étaient pas encore assez rétablies. La grande période où l'architecture a repris son importance et sa vitalité, le long moment où l'invention et la modernisation ont été maximales, intenses et enthousiasmantes, se limitent en fait à 1948-1962. Au milieu, 1958 marque peut-être un sommet, par exemple en termes de densité de réalisations ou de maturité d'écriture. Détail révélateur, c'est l'année où, pour la première fois, les gaines techniques des parties communes d'immeubles occupent un chemin de câbles destiné aux téléviseurs. Il faut se remémorer ce qui se passait et ce qui se pensait à Nice en 1948 et en 1962. Les deux termes appartiennent à des âges différents, à deux sociétés désormais distinctes. En 1947, on s'attelait à reprendre la construction des rares immeubles élégants que des propriétaires téméraires avaient entrepris en 1941. Les années 1942 et 1943, terribles à Nice, les avaient enfin ramenés à un peu de réalisme et de patience<sup>193</sup>. Les premières réalisations nouvelles virent le jour en 1948. Elles furent le fruit d'un intense effort de modernisation et de rationalisation (schématisation et simplification aussi) du modèle très satisfaisant de 1935-1940. Reconstruction de garages, hangars, ateliers touchés par les bombardements de la fin de la guerre, surélévations d'immeubles des années 1880 à 1920, transformations des anciens palaces en copropriétés aux centaines d'appartements formaient le reste

---

<sup>192</sup> Le type en avait été mis au point par quelques architectes des années 1920-1930 à l'occasion de leurs nombreuses réalisations. Les plans les plus habiles avaient bénéficié d'améliorations dues à René Livieri, Georges Dikansky et Kevork Arsenian.

<sup>193</sup> Louis Heitzler et Georges Dikansky ont signé entre 1941 et 1948 quelques immeubles remarquables sur la Promenade des Anglais. Le second a continué par la suite, relayé par son fils Michel Dikansky.

des commandes<sup>194</sup>. En 1962, les innovations sont déjà passées<sup>195</sup>. Les architectes modernisateurs ont montré tout ce qu'ils savaient faire et les clients en ont accepté une grande partie. Un autre palier est atteint, un peu comparable à la phase des années 1935-1937. Il ne se passe plus grand-chose et la plupart des grandes entreprises échouent. En 1962, le remplacement du Ruhl par une tour ultra-moderne est ajourné, en attendant une réalisation à la densité architecturale très inférieure, qui se fera seulement dans les années 1970. En 1963, un important projet de palace au cap de Nice échoue de même. La mort du maire Jean Médecin, en 1965, marque bien la fin d'une ère. La décade 1965-1975 est tout autre et presque étrangère au mode de pensée « Trente Glorieuses », d'où notre titre de communication volontairement décalé en termes de dates. Si elle fonctionne inévitablement sur les acquis énergiques et décisifs des années 1948-1962, elle adopte une esthétique différente. Du point de vue stylistique, nous le verrons, elle en cherche même l'antithèse, alors qu'elle ne s'avoue qu'une volonté de surenchère, concrètement maladroite et essentiellement absurde : un classicisme abouti ne peut jamais faire l'objet d'un dépassement.

## 2. ÉVOLUTION DES TECHNIQUES ET DE LA PLASTIQUE

À l'échelle de l'histoire de l'architecture à Nice, comparées par exemple aux révolutions des années 1850-1880 ou 1925-1935, les Trente Glorieuses n'ont pas apporté de grand changement, si ce n'est l'échelle des réalisations. Ce point fut d'ailleurs traité avec lucidité et prudence<sup>196</sup>. D'abord, Nice s'engagea modérément dans la préfabrication, puisqu'elle n'était pas pressée par la nécessité des reconstructions de logements en masse. Ensuite, la structure poteaux-poutres-dalles en béton armé, déjà utilisée de façon partielle et hybride avant 1914, évolua sagement et lentement. L'intégration des données techniques s'était largement effectuée dans les années 1930. Après 1945, elle n'était plus assez radicale pour provoquer des changements plastiques essentiels. C'est pour cette raison, entre autres, que la plupart des immeubles urbains niçois des années 1950 (jusqu'à 1960) rappellent beaucoup ceux des années 1930. Les quelques ornements que le courant épurateur des années 1930 n'avait pas supprimés chez tous les architectes ont simplement disparu alors de manière globale : mosaïques, frises, mouluration. Au contraire, les balcons filants, parfois couplés à de massifs oriels, ont perduré, de même que la célèbre combinaison du béton avec des pierres aux bossages rustiques hypertrophiés. L'évolution visuelle majeure appartient au domaine des surfaces, techniquement presque neutre. Les bétons colorés, surtout roses et verts, très en faveur en 1935, ont pratiquement disparu vers 1950, remplacés par des bétons gris qu'on trouvait déjà sur les nouveaux immeubles en 1938. Vers 1960 les ciments extra-blancs de Lafarge ont apporté un nouvel aspect, lisse et gai. Cette achromie gracieuse soutenait et confirmait un propos stylistique globalement épuratif. C'est sur cette base que s'est épanoui le Classicisme moderne de 1960-1965. Ce que nous évoquons pour ce

<sup>194</sup> Les surélévations et les conversions de palaces ont apporté sur le marché, à partir de 1945, des centaines d'appartements, absorbant ainsi une part significative du besoin. Plus précisément, entre 1941 et 1949, tous les palaces hors d'usage, en majorité à Cimiez, ont été transformés. Les deux seuls qui ne le furent pas dans ces années, le Régina et le Parc impérial, l'avaient été dès le début des années 1930.

<sup>195</sup> Il faut y ajouter un phénomène fort, bien que bref puisque limité aux années 1956-1960 : les conséquences de la décolonisation. Outre l'afflux d'acheteurs et la surenchère des prix, l'apport architectural fut sensible. Nice y enrichit son vocabulaire par des espaces de transition (séchoirs, loggias, balcons, claustra) qui venaient tout droit de l'architecture méditerranéenne de style capitale, pratiquée dans les grandes villes françaises d'Afrique du nord.

<sup>196</sup> L'immense complexe édifié sur le terrain de l'ancienne villa Prediletta du comte de Falicon en est un bon exemple : une trentaine d'immeubles alternant prudemment différentes hauteurs et différents types, placés dans un plan-masse habile qui ménage des trouées obliques. L'ensemble des Grands Cèdres à Fabron est plus pesant ; une intervention politique altéra sensiblement le projet plus habile, mais plus novateur, élaboré par Cantié. Les barres de Georges Dikansky à la Madeleine présentent la même qualité architecturale que la plupart de ses immeubles élégants du centre-ville.

composant majeur du paysage urbain que fut l'immeuble d'habitation en hyper-centre vaut aussi pour d'autres programmes. Il semble que sa densité et sa pertinence architecturales aient encouragé une diffusion dans des programmes plus ou moins voisins mais qui pouvaient accueillir son parti de façade. L'hôpital<sup>197</sup>, le grand abattoir moderne, l'école de quartier<sup>198</sup>, le lycée ont adopté la même esthétique lisse et claire. Le programme qui pouvait le mieux se prêter à une modernité plus affichée, moins contrainte, était la villa. Mais, statistiquement, cela compte peu. À côté de quelques réalisations ultra-modernes<sup>199</sup> aux porte-à-faux et aux vitrages californiens, dominent d'autres écoles plus traditionnelles qui ont décliné un régionalisme de moins en moins décoratif ou ont, au contraire, réintroduit avec panache un classicisme néo-XVII<sup>e</sup> siècle très appuyé<sup>200</sup>. N'oublions pas une autre œuvre excellente, et admirée alors à juste titre, qui mérite d'illustrer le dynamisme et la haute technicité de cette époque, le Palais des expositions. Mais il est si exceptionnel qu'on ne peut que l'admirer isolément. Ce n'est pas un tel monument, malgré sa grande valeur, qui « fait » une ville ou une époque. De 1965 à 1975, le renouvellement plastique s'est montré, exhibé. Mais il ne faut peut-être pas lui accorder une importance excessive. Ces changements d'aspect relèvent plutôt d'un état d'esprit. Ils mettent en forme assez peu de changements structurels. Il s'agit plutôt d'une fuite en avant sur les pas d'une modernité qui veut affirmer son dynamisme coûte que coûte. Les verres teintés et cuivrés<sup>201</sup>, les alvéoles de béton rose en forme d'écrans télévision ne sont que des maniérismes. Leurs excès et leur insignifiance architecturale seront la cause d'une désaffection très rapide. Dès les années 1980, le retour à des lignes pures, des façades blanches et planes, une écriture sèche, sera accompli. Sagement à l'écart de toute outrance, l'exquis musée Chagall réussit, vers 1970, à assurer la continuité entre le classicisme 1960 et le retour à l'ordre 1980.

### 3. LE CLASSICISME MODERNE, SYMBOLE DES TRENTE GLORIEUSES À NICE ?

Si l'on souscrit à notre analyse des Trente Glorieuses, on se demande donc un peu quelle y est la part de l'architecture. Il nous semble clair que, en termes d'infrastructures, d'économie, d'aménagement, d'urbanisme, la période est plus caractérisée<sup>202</sup>. L'architecture, avec ses traditions, son rythme d'évolution, d'absorption des nouveautés, a sa propre échelle ; même si 1945-1965 a été un temps accéléré. Signe que cette période possède à la fois sa réalité, sa densité et sa vitalité, un témoin architectural incontestable demeure. Dans sa stabilité, sa sereine assurance, son originalité certes discrète, il existe bien en architecture, à Nice, sous la forme que nous appelons le Classicisme moderne. Voyons ses composantes : il est le fruit de l'évolution, sur un cycle assez long, du programme architectural majeur, celui de l'immeuble d'habitation. Il synthétise les perfectionnements de plan et de façade. Il correspond à un usage bien codifié, d'une neutralité dégagée des contraintes d'époques passagères et révolues. Ainsi, il abandonne sagement le déferlement de plus en plus éphémère des ornements, se dégage de la contrainte spatiale 1930 des trop petites pièces, faute de moyens. Profitant de l'énergique épuration des années 1925-1935, il a enfin abandonné l'encombrant

---

<sup>197</sup> Les deux nouvelles ailes de l'hôpital Lenval, sur la Promenade des Anglais, par Aubert, ont aujourd'hui disparu.

<sup>198</sup> Par exemple, l'école Rothschild, rue Pastorelli ; le lycée Rolland Garros à Cimiez, ou encore l'école de dessin de la villa Thiole.

<sup>199</sup> Par exemple quelques villas de Georges Buzzi au Vinaigrier ou à la Lanterne.

<sup>200</sup> Les œuvres de Clément Goyenèche à Gairaut ou d'André Svetchine sur les collines en sont une illustration.

<sup>201</sup> Un chef d'œuvre est le Royal Luxembourg, par Allard et Gros, au début de la Promenade des Anglais. On est rarement allé aussi loin et avec autant de brio. Plus architecturale est l'expression d'André Minangoy, aux modernités longtemps incomprises par le grand public : immeuble Le Serena, avenue Bieckert, et Marina de Villeneuve-Loubet.

<sup>202</sup> C'est aussi l'époque de construction de beaux transformateurs électriques à Nice, d'une écriture bétonnière lucide et soignée.

catalogue de références (rétrécies) aux grands styles du passé monarchique. Il a utilisé les progrès techniques pour s'ouvrir davantage à la lumière du jour, abandonnant les lourdeurs des édifices pierre-béton des années 1930. Les plans sont clairs, les murs sobres et droits. Signe paradoxal mais profond, cette architecture a une modernité assez complète et assurée pour se payer le luxe de quelques principes classiques comme la symétrie ou une régularité fondée sur une minutieuse pondération des masses et des surfaces<sup>203</sup>. Les détails confirment ces choix généraux. Les salles de bain et les cuisines ont trouvé dans les plans une place et une taille normales. Elles ne sont plus le lieu d'étalage d'une modernité décorative militante, comme elles l'étaient en 1920 ou 1930, au sortir de siècles d'inexistence ou de sacrifice. De même pour les coffres de volets roulants, généralisés et absorbés par le gros-œuvre. Les chambres, les salles à manger ont des dimensions généreuses mais sans affectation. Une grande porte-fenêtre éclaire simplement chaque salle de réception. Une grande fenêtre, souvent désormais à l'horizontale, éclaire chaque chambre. Tous les éléments trouvent leur place avec aisance. Mieux, une grande uniformité révèle l'universalité de ce type calme et harmonieux. Presque tous les immeubles reprennent ce découpage clair, limpide, efficace. Des dizaines reproduisent le schéma sur la Promenade des Anglais, sur les boulevards élégants. Dans les quartiers populaires, le modèle est simplifié mais il satisfait les mêmes principes de base. Cette régularité, cette bonne intelligence de chaque élément qui s'articule aisément à l'ensemble, cette absence de forfanterie dans les façades, les parties communes, les intérieurs, cette « banalité » au meilleur sens du terme, c'est-à-dire l'absence de ces singularités qui ont toujours quelque chose de lassant et d'incongru, sont autant de composantes d'un nouveau classicisme. Son absence de déguisement historiciste, son assimilation tranquille des perfectionnements techniques et de l'art de vivre retrouvé lui attribuent en outre le qualificatif de « moderne ». On trouve dans ces édifices, qui ont maintenant 50 ou 60 ans, les agréments que peut attendre l'utilisateur d'aujourd'hui<sup>204</sup>. Car ils comportent aussi une part d'intemporalité, comme toute œuvre d'art qui réussit à dépasser l'anecdote et s'élever à une certaine universalité. Cela encore aide à constituer un classicisme. En ce sens, les Trente Glorieuses sont donc en effet une époque constituée, identifiable. Une époque sûre d'avoir fait de bons choix, une époque ayant hérité de la guerre l'énergie et le sens du devoir collectif, une époque pleine d'espoir, qui commence à retrouver un terrain sûr autour d'elle. Malgré la guerre d'Algérie et la Guerre froide et en attendant la révolution des mentalités de 1968, puis le premier choc pétrolier de 1973, une période stable et sereine, du moins si l'on juge à ce qu'elle a su exprimer dans la pierre.

## Bibliographie

Steve Michel, *L'architecture à Nice de 1920 à 1940*, Nice, Serre, 2002.

Steve Michel, *L'architecture à Nice de 1940 à 1965*, Nice Serre, 2005.

---

<sup>203</sup> Voir des immeubles de Georges et Michel Dikansky, comme Le Tivoli ou Le Capitole.

<sup>204</sup> Y compris, et cela a son importance, une logique et une excellence de construction qui ne s'est pas maintenue, c'est peu dire.